

en vérité un grand rôle dans le monde commercial, et si nous pouvons produire, d'une manière économique et profitable, la fleur, la viande, le cuir, le chanvre et le lin, le sucre, et une foule d'autres choses que le commerce cherche partout maintenant, nous n'avons pas besoin de désespérer de la prospérité agricole. Nous copions les remarques suivantes sur le sujet du *Boston Traveller* :

Dans la perspective qui est maintenant favorable à la disparition graduelle de la maladie qui a affecté plusieurs récoltes importantes, il n'y a pas à craindre une révolution sociale ou politique dangereuse ou préjudiciable en Europe. Les dynasties peuvent changer, et il peut y avoir des modifications de gouvernements, mais dans cette ère de commerce, ni le tyran fanatique radical, ni le despote, non plus que la classe aristocratique opprimante, n'oseront opprimer ou même se mêler du travail de l'entreprise et des capitaux industriels. Les politiques peuvent se lever avec chaque nouvelle lune et disparaître à son déclin, mais aucun d'eux n'osera molester les intérêts de l'industrie et des affaires des temps, et elles deviendront un jour assez puissantes pour envahir et prendre possession de tous les pouvoirs de la tyrannie politique et de la bigoterie dans toutes les grandes nations du monde.

Une bonne récolte en Europe et dans les États Unis, maintenant, donnera une impulsion extraordinaire à l'industrie et aux richesses, et repandra plus rapidement et plus loin leur pouvoir de renouveler ou détruire les races barbares ou à demi-civilisées avec lesquelles ils courent la chance de devenir en contact, aussi bien que le peuple et fera mettre en culture les grandes étendues de terre encore incultes.

Mais tandis que d'un côté, il ne semble pas devoir y avoir aucune réaction dans les affaires, due au crédit, d'un autre côté il y aura certainement quelque désappointement quant aux profits qui découleront de ces affaires étendues. Sous ce système la compétition réduit périodiquement la rémunération des capitaux et de l'entreprise au-dessous de celle du travail. C'est cela qui rend le système dangereux dans les pays vieux et peuplés, qui n'ont pas de terres nouvelles pour y établir la nombreuse population qu'il y a dans les villes et les cités, dans ces crises commerciales.

La revenu des capitaux mis dans la commerce et les manufactures est maintenant dans plusieurs cas moindre que celui du travail agricole, et il faut bientôt voir à ce qu'ils soient sur le même pied. L'intérêt agricole domine maintenant par tout le monde. Les patients Asiatiques dépouillent l'Europe de tout son argent pour payer leurs produits ; et les producteurs de produits des tropiques et de fleur monopolisent tout l'or que l'on vient de trouver et que l'on a si abondamment répandu.

Il faut que l'agriculture soit renforcée par des recrues des rangs de l'armée d'aventuriers employés dans les manufactures et le commerce ; ou il faut retrancher ces affaires pour suppléer au manque de nourriture et de matières brutes. Le règlement sera un peu embrouillant et incommode mais ceux qui remarquent les signes des temps et qui sont prudents et vigilants ne ressentiront pas d'incommodité d'une nature sérieuse.

—:o:—

Les trois extracts suivants, sont de le Journal d'Agriculture Pratique, Paris.

Voyage Agricole en France en 1854 (Sud-Ouest).

Je me suis rendu chez M. le comte Boudet, fils du général de l'empire de ce nom, qui demeure à 10 kilomètres de Bergerac, sur la route de Libourne. Le château est entouré de fort beaux arbres, de prés arrosés par un ruisseau et de belles sources. La propriété se compose d'une certaine d'hectares, dont une soixantaine en terres labourables, le reste en vignes, près et un peu de bois. Sa récolte de froment a été fort belle, quoiqu'elle eût été semée si tard qu'elle n'avait pu lever qu'au printemps ; il avait semé pour essais un hectare en froment dit bladette de Toulouse, qui a versé complètement de fort bonne heure, et qui, malgré cela, a rendu plus de 40 hectolitres ; son inconvénient dit-il, est de donner très-peu de paille. Le comte Boudet a été le premier dans ce pays à se servir d'instruments d'agriculture perfectionnés, des charrues de Dombasle et américaines : celles-ci, quoique d'un modèle assez fort, ne coûtent que 35 fr. ; il a un scarificateur et une houe à cheval Dombasle et de bonnes hermes Valcourt ; mais il pêche par le fumier, n'ayant que 14 bœufs de travail, 2 chevaux de voiture, 1 vache, 150 moutons et quelques cochons croisés berkshire ; ceux-ci étaient fort maigres. Le mal provient en partie de ce que les énormes bœufs du pays, quoique faisant peu d'ouvrage, car ils marchent très-lentement, mangent énormément, ce qui empêche d'avoir des vaches, des brebis et leurs élèves. Ayant peu de fumier, on ne fait que fort peu de récoltes sarclées, quoiqu'elles viennent fort bien : j'ai vu chez MM. de Raignac, de Rassin, Durand de Corbiac et le comte Boudet, de très-beaux choux-vaches et de belles disettes, mais cela sur une très-petite étendue ; on n'a aussi que fort peu de luzernières ; on ne fait ni assez de sarouch ou trèfle incarnat, ni assez de maïs-fourrage ; on ne fait point ou très-peu de vesces d'hiver ; on sème bien du trèfle, mais il ne donne souvent, dans ces pays chauds et sujets à beaucoup de sécheresses, qu'une seule et souvent maigre coupe ; le seul remède à cela, c'est d'acheter beaucoup de guano, et de faire avec lui des racines et des prairies artificielles, de manière à pouvoir nourrir beaucoup de bon bétail et de faire par suite beaucoup de bon fumier ; tout cela viendra bien en employant

300 ou 400 kil., de guano. Il ne faudrait pas oublier les navets d'Éteules et les topinambours ; ceux-ci donnent non-seulement un grand produit de tubercules, si on les a bien fumés, mais encore de 10,000 à 15,000 kil., de tiges couvertes de feuilles, qui forment un excellent fourrage pour moutons, si on les coupe quinze jours ou un mois avant l'époque où les gelées blanches sont à craindre, et en en formant des moyettes, la pointe en l'air, serrées au milieu avec un fort lien, afin d'empêcher le vent de les renverser. Ces tiges contiennent une moelle très-sucrée, très-appreciée par les bêtes à laine pour lesquelles leurs feuilles récoltées encore vertes sont une excellente nourriture. Dans beaucoup de pays, on trouve une marne sèche, ou des sables calcaires, qui forment une excellente litière pour le bétail. A défaut de ces matières, on peut construire dans les étables des planchers en bois, en ciment, en asphalte ou en pierres de taille, sur lesquels les bêtes à cornes peuvent se passer complètement de litière, et de cette manière on peut leur faire consommer toutes les pailles passées au hache-paille, puis serrées dans des citernes ; on arrose aussi les pailles d'eau bouillante ; dans laquelle on a dissous des farines de mauvais grains, de séveroles, pois ou jarousse, des tourteaux. Dans cette eau, on a fait préalablement bouillir des racines ; on recouvre la citerne une fois bien pleine, bien tassée et bien humectée, et on laisse cette nourriture d'un repas à l'autre, à peu près huit heures, à s'attendrir ; elle est encore tiède lorsqu'on la donne au bétail, qui la dévore avec avidité. Plus il y a de tourteaux et de farine, plus les bêtes profitent et meilleur est le fumier ; ce n'est pas tout de faire pourrir beaucoup de litière pour avoir du fumier, il faut que celui-ci provienne de bêtes bien nourries.

En été, au lieu d'envoyer pâturer le bétail dans les prairies artificielles, où il lui arrive souvent d'enfler et de périr, où il gâte au moins une bonne partie de ces fourrages en y marchant, en s'y couchant et en y perdant en grande partie ses déjections, il faudrait faucher tout ce qui peut se couper en vert, le faire rentrer à la ferme par des vaches ou par le taureau dressés à ce petit ouvrage ; enfin faire passer tout le fourrage vert ou sec au hache-paille, c'est le moyen de ne rien perdre, pas même les fourrages un peu altérés, qu'on a soin de mêler en petite quantité à d'autres fourrages de bonne qualité. Avec ces soins, on peut nourrir pendant toute l'année au moins un bon tiers de bétail de plus que si les fourrages n'avaient pas été coupés.

M. le comte Boudet a mis son fils aîné, âgé de dix-huit ans, à la ferme régionale de Grand-Jouan ; ses deux autres fils sont au collège de Versailles et travaillent pour l'École polytechnique. Le comte vient de construire deux superbes bâtiments, dont l'un est un triple grenier et l'autre une vaste étable dans laquelle il y aurait place pour le double de bêtes qu'il a maintenant ; ses